



Karine Espineira & Maud-Yeuse Thomas, Politiques transféministes — Partie 1

(générique d'introduction)

Activistes transféministes, Karine Espineira d'origine chilienne, sociologue à l'université Paris 8, universitaire précaire et Maud-Yeuse Thomas, ethnologue, peintre et autiste « Asperger », se rencontrent en 1996 à l'ASB, l'Association du Syndrome de Benjamin, la « cour des miracles, des parias et des monstres ». C'est le début de leur militance. Avec le collectif queer Le ZOO qui importe et traduit la théorie queer en France, elles trouvent les outils pour penser le genre



Maud-Yeuse Thomas, par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film L'Ordre des mots, 2007

et découvrir qu'elles ne sont pas obligées d'être les femmes que la société veut qu'elles soient. Cet épisode en 2 parties s'ouvre sur le livre « Q comme Queer » avec une discussion à partir de leur intervention « 2 Lesbotrans se posent des Q » au séminaire du ZOO en 1998.

Karine Espineira

Cette idée de Lesbotrans, c'est qu'il y avait un truc intéressant avec les trans, c'est qu'on portait toute cette terminologie médicale, transsexuelle transsexualité, transsexualisme, et du coup qui renvoyait, et ça renvoie toujours, du côté de la sexualité et



Karine Espineira par Naïel Lemoine

tout le monde se disait ça c'est un peu chiant. On voudrait mettre l'accent sur l'expérience de vie, sur l'identité, le genre, etc. Ce qui était paradoxal, c'est que les trans étaient d'une certaine façon dépossédé.e.s de sexualité y compris au niveau du protocole par exemple. Il fallait dire qu'on n'en avait pas ou qu'elle serait hétérosexuelle. Il y avait toujours tout ce genre de choses. On n'était pas non plus des partenaires acceptables, aussi bien du côté des gays que des lesbiennes, mais même chez les hétéros. Donc il y avait tout ça. Et du coup, le fait aussi de dire Lesbostrans, c'était aussi, tu vois, de réaffirmer une sexualité en disant : « mais nous aussi on y a droit après tout ». Aussi on se renseignait beaucoup et on voulait des opérations fonctionnelles parce qu'on ne voulait pas simplement, comme on faisait dans pas mal d'équipes ici en France, juste : « tu veux un vagin et on te fait un trou point barre quoi ». Donc je suis désolée mais moi, un clitoris sensitif, ça me tente bien quand même. Donc, on est allé chercher ça à l'étranger, il y avait cette dimension-là.

Après l'autre dimension qu'il y avait dans « Q comme Queer », c'était une sorte

de laboratoire. Moi je dis souvent laboratoire des études culturelles parce que là il n'y avait même plus de lesbiennes, de gays, de bis, etc. En fait, on était des personnes, on arrivait avec des vécus, pouf, on mettait ça dans une sorte d'urne commune, et puis on retirait les petits papiers et on se disait : « qu'est-ce qu'on peut faire avec ça?». Et c'était ça un petit peu aussi l'objectif. Moi, par exemple, ça m'avait permis de m'interroger, de me dire : « mais je suis quoi là-dedans ? Est-ce que je suis vraiment obligée d'être la femme que la société veut que je sois ? Est-ce que je suis obligée d'être la femme que les protocoles veulent faire de moi? Est-ce que...bah non!». Donc je fais un gros bras d'honneur à tout ce système. On va dire je me suis carapatée et puis je me suis dit : « j'ai la liberté d'être moi, et être moi, c'est dans le bouquin, je dis que je suis trans, en



Q comme Queer, Lille, Gai Kitsch Camp, 1998

fait ». Et quand je dis que je suis trans, donc sans apostrophe sans rien, enfin quand je dis trans je ne revendique pas une identité en tant que telle. Je prends une posture politique. C'est-à-dire je dis bon, voilà, il y a le sexisme, si je suis ce qu'on me demande, enfin ce que les protocoles et la société exigent de moi, je vais reproduire le sexisme oppositionnel, je vais faire le jeu du patriarcat. Puis je voulais être solidaire avec les femmes aussi. Mais en attendant, ce mot me permettait de me positionner enfin politiquement et de me détacher de ce que... Colette Chiland, je crois dirait : « ces gentils usagers bien élevés ». Ben non, justement, c'est raté.

Voilà c'était aussi ça, en fait on se rebiffait quoi. On se rebellait hein, et c'était ça qui était intéressant. Alors on le faisait avec heu... Moi, juste pour parler de moi, ce que j'ai pu dire ou faire pendant les « Séminaires Q », il y a beaucoup d'erreurs pour moi. Je ré-écrirais carrément 80% de ce que j'ai écrit là-dedans parce que le vocabulaire il a changé, j'ai changé.

Aujourd'hui, il y a tellement d'autres apports, tellement d'autres perspectives, je n'avais pas la



Karine Espineira (à gauche) et Maud-Yeuse Thomas (à droite), par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film L'ordre des mots, 2007

maturité nécessaire, elle s'est construite, mais je ne l'avais pas à ce moment-là. Je ne regrette pas, j'assume complètement, mais aujourd'hui je serais beaucoup plus ouverte encore, parce que là j'étais en phase d'ouverture d'une certaine façon. Moi, quand j'arrive à Paris, j'entends les gars utiliser, les gars, les filles, tout le monde : « pédé, gouine, machin ». Au début j'ouvre les yeux, moi je viens de la cité et pour moi ça c'était les pires insultes que tu pouvais entendre. Et déjà, rien que me faire au vocabulaire militant, ça a été tout un travail. Tu me diras, « mais quand même ils utilisent ces mots-là » et moi j'avais du mal à le dire pédé, gouine. Maintenant, je le dis même trop, mais je veux dire, j'avais du mal. Donc il a fallu aussi que je... Il y a une transition culturelle d'une certaine façon.

Voilà aussi c'est tout ça que ce bouquin il traduit. On ne naît pas militant ou militante, on le devient, et on se construit au fur et à mesure. Parfois je trouve qu'on développe des cultures de la condamnation entre nous, quand on fait une erreur de mots, etc. Et que tout ça, ça s'acquiert et que si on se fait sanctionner, on se sanctionne entre nous à la moindre erreur, du coup on ne va arriver à rien. Tout ce qu'on fait, c'est éliminer, on trie entre nous et ça les mecs en face, ils sont trop contents quand on se divise comme ça. Donc voilà, c'est juste ça, c'est que ben, on a le droit, on a le droit à l'erreur et on se construit au fur et à mesure. Et que ça, ça reflète le début de la militante que j'allais être, en tout cas sur les questions LGBTQI+ mais aussi toutes mes maladresses et toute ma naïveté de l'époque, ben voilà c'est tout ça quoi.

Maud-Yeuse Thomas



Tom Reucher (à gauche) et Maud-Yeuse Thomas (à droite), par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film *L'ordre des* mots, 2007

m'appelle Maud-Yeuse Je Thomas. C'est de contexte que je vais toujours parler, juste avant le Zoo, il y a une des associations premières trans, cofondée par Tom Reucher et d'autres gens, donc l'ASB [Association du Syndrôme de Benjamin, ndlr]. On commence la militance avec l'ASB, c'est là οù on se rencontre. Assez rapidement on rentre au Centre Gay et Lesbien qui s'appelle comme ça, à Paris, 3 rue Keller, et on rencontre les gens du Zoo

qui nous sollicitent à la suite d'un article que j'ai publié dans le journal « Le 3 Keller » et qui s'appelait « Une minorité dans les minorités », voilà. On était la dernière minorité à ce moment-là à être pathologisée et très fortement. Je voulais reparler de ce contexte-là. Le fait que la minorité trans arrive au CGL [Centre Gay et Lesbien, ndlr], lequel change ses statuts et devient la première plateforme LGBT, ça c'est en 1996. Et arrive le Zoo, qui importe et traduit la queer théorie, donc, de tout un tas de gens, [Judith] Butler, [Gayle] Rubin,

toutes ces mouvances féministes des États-Unis et qui sont réimportées en France sous le nom de queer.



Couverture du magazine « 3 Keller », n°34, janvier 1998

Juste avant d'entrer dans le queer, on est encore dans nos transitions, moi je suis en train de terminer la mienne, Karine commence la sienne. On est un petit peu les prototypes et surtout les produits pathologisables, vendables, monnayables de la psychiatrie française, en particulier mais européenne, occidentale en règle générale. Avec le Zoo je comprends brusquement que je ne suis pas obligée d'être une femme. Et que je peux être plein de choses. Là-dessus se greffe un contexte un peu particulier du Centre Gay et Lesbien qui était encore très binaire, très, très divisé, très fragmenté. C'était la vitrine des gays, masculins, il était encore assez peu question des hommes efféminés ou des masculinités

qui boîtent, etc... Et II y avait la partie des lesbiennes que la plupart du temps on ne voyait pas, qui avaient leur vendredi soir en non-mixité, où elles se mélangeaient très très peu avec les autres. Donc, ce sont les gays qui nous proposent un standard le jeudi après-midi, et c'est à partir de ce standard-là que la plateforme LGBT naît, se développe, part du Centre Gay et Lesbien de la rue Keller et essaime.

Avec le Zoo, je comprends que je ne suis pas obligée d'être une femme, on ne parle pas encore de cisgenre mais on est déjà là. On comprend aussi que on a toujours milité pour une société féministe, et donc des identités et des relations féministes. C'est ça la base. Mais je ne veux pas utiliser le mot lesbienne, accaparé politiquement et, à juste titre, par les lesbiennes féministes du CGL. Donc j'invente le mot Lesbotrans. Puisque pour moi je ne peux pas être une lesbienne comme les femmes, nées femmes, lesbiennes, le sont, puisque je suis

une personne trans, que je n'ai pas le même sexe, que je n'ai pas la même relationnalité avec les femmes, etc. Donc pour moi, il était exclu d'utiliser le mot lesbienne, surtout en discutant avec les lesbiennes politisées qui nous parlent de [Monique] Wittig, etc... Donc pour toutes ces raisons, j'invente mot-là. Personne ne va reprendre. est l'exception surnuméraire à l'intérieur même de notre propre communauté.

L'ASB est dans un premier temps une courroie de transmission des équipes hospitalières et de la psychiatrisation française. Nous, on s'en détache et dès qu'on rentre dans le Zoo, ce pourquoi Marie-Hélène Bourcier, Catherine Deschamps, Marco Dell'Omodarme, tous ces gens-là nous ont captés, parce qu'on interroge

Q comme Queer 2 lesbotrans se posent MAUD THOMAS | | KARINE | ESPINEIRA | Maud Thomas: TRANSSEXUALISME [taässtksqalism(a)]. n. m. (1956; r Pangl. transsexualism). Psychiatr. Sentiment délirant appartenir au sexe opposé, malgré une morphologie xuelle normale, le plus souvent associé au désir de changer nous, on a choisi ce titre pour notre inter-vention "2 lesbotrans ir au sexe opp rmale, le plus sou se posent des que-Psychiatr. Qui est atteint de transsexualisme. * 2 % PerTRANSSUBSTAME de sexe.

TRANSSUBSTAME (Easspraiding). Raisspraiding). n. f.

TRANSSUBSTAME (The Control Control Control Control

de pain et du vin (V. Espelec) en toute la substance du pain et du vin (V. Espelec) en toute la substance du control contro stions" parce qu'il y a ce présupposé énorme que chez les trans, on je suis arrivée à l'ASB (Association du Syndrome de Benjamin), Maud Thomas et Karina Espineira, Qcomme Queer, I il n'y avait que des hétéros, j'ai dit, "moi non". Le débat sur cette ar transsouation: †
TRANSURANIEN, ENNE [tañzysanii, ta], adj. (1949;
TRANSURANIEN, ENNE [tañzysanii, ta], adj. (1949;
trans, et uranium), Chiny, Se dit de tout elément de nombre
tomique supérieur à celui de l'uranium; (92). Les éléments
antuvaniens (neptunium, platonium, etc.), instables, radioctifé*, sont obtenut à partir de noyaux lourds par capture de question est extrêmement difficile. Trans, ca veut dire transparticules:
TRANSYASEMENT [teāsvotreā]. n. m. (1611; transtransion, 1570). Action de transvaser.
TRANSYASER (teasvotre). rr. (1570; de trans-, et
vase). Verset, faire couler d'un récipient dans un autre.
Transvaser du vin. V. Soutires. © Fig. (Plaisan). © Deux
heures plus tant, quou sommes encore transvasté dans un nousexuel, transsexualisme, transsexua-lité; c'est quelque chose de très lourd, de très pesant, c'est Internation of Chiracal, and Chiracal Chiracan C beaucoup de souffrance: que chose de léger mais à condition de sortir de la souffrance, du ransversales ne servent guere qu'à murquer a numeubles entre les avenues » (SARTRE). TRANSVERSALEMENT (trasversalmä), adv. (1490; de transsexualisme, de la transsexualité. nent » (GAUTER).
TRANSVERSE [tadšvers(a)]. adī. (1503; lat. transversus
tourné en travers »). Annt. Qui est en travers. Apophyses
transverses des verbères. Célon transverses des verbères. Célon transverses des TRANSVESTISME n. m. Psychiatr. Syn. de TRAVES-

Maud-Yeuse Thomas, Karine Espineira, « 2 lesbotrans se posent des Q », Q comme Queer, Lille, Gai Kitsch Camp, 1998

déjà quel type de femme on est. Ce qui est totalement en France... Personne ne fait ça. Les jeunes trans qui arrivent au CGL, nous disent : « mais qu'est-ce qu'on fait là, qu'est-ce que vous faites là ? Nous, on n'est pas pédés, on n'est pas homos ». Tous ces gens nous faisaient comprendre qu'ils étaient homophobes, qu'ils étaient racistes et qu'ils étaient sexistes, et bien pour nous ça ne pouvait pas le faire. Étant donné que l'interrogation sur la catégorie transsexualisme, transsexualité, ça vient du glossaire de l'Occident blanc, raciste, sexiste, validiste comme on dirait même maintenant, et bien on doit contester tout ça. Ce qui fait qu'on est passé par la case queer, qu'on a un peu reconstruite comme étant une case transqueer, même si après on a dû s'en désengager pour plein plein de raisons. Voilà pour le mot Lesbotrans et son contexte.

Karine Espineira

Alors, Karine Espineira, activiste transféministe, sociologue à ses heures perdues, donc je préfère dire universitaire précaire, en fait, et volontairement, bien pointer le système d'exploitation académique en France. Moi, j'aime bien me présenter avec la double casquette de militante et en même temps d'universitaire. Je trouve qu'en France pendant trop trop longtemps c'était un peu tabou cette affaire-là. Ça me paraît important de dire qu'on peut faire des

recherches et qu'on peut être engagée. Alors à côté de ça, je suis d'origine chilienne je suis très très fière de ces origines-là. J'ai une culture française, j'ai une culture milieu ouvrier. Voilà c'est ça aussi qui me constitue, c'est ça qui explique aussi pourquoi j'ai milité, pas simplement parce que j'étais concernée à un moment donné par un truc, c'est à dire, voilà, transidentité/transitude, j'ai commencé à m'engager bien avant ça, bien avant d'avoir pensé la transition.



Karine Espineira (à gauche) et Maud-Yeuse Thomas (à droite), par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film L'ordre des mots, 2007

Donc moi je rencontre Maud, c'est en 1996 donc à l'ASB. Aujourd'hui, quand on veut contacter une association, un truc comme ça, on googlelise ou autre moteur de recherche. Mais à l'époque, rien que l'idée de trouver l'adresse d'une asso trans, c'était hyper compliqué parce que ce n'est pas, genre tu ouvres ton bottin à la page T et tu vas trouver un truc hein. Donc, j'arrive à l'ASB et je me souviendrai, je crois toute ma vie, de la première fois que je rentre. Je vois Maud qui est en train d'animer ce truc-là, il y avait des élections, je ne sais pas trop quoi. Et moi ma première pensée, c'est waouh il y a une association trans et il y a même une bénévole pas trans qui bosse ici. Tu vois, à l'époque, moi j'étais persuadée que c'était une bénévole extérieure. Puis on a très rapidement parlé, ce qui m'a un peu changé parce qu'alors, c'était, j'appelle ça une cour des miracles mais au sens poétique du terme, ça n'a rien de péjoratif cette cour

des miracles. Parce que depuis, ce sentiment il fait que j'ai compris que c'est dans les cours des miracles que moi je suis à l'aise. Là où c'est trop rangé, c'est trop ordonné, c'est trop ci, c'est trop ça, moi je ne suis pas bien. Parce que du coup, je ne sais pas si l'analogie est valable mais en tout cas moi je fais partie de ces parias, de ces marginaux, de ces monstres, de ce qu'on voudra, mais voilà, je fais partie de cet univers-là, c'est ça mon univers.



Tom Reucher, par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film L'ordre des mots, 2007

Et donc cet univers, il était fait de diverses choses et par exemple, la première question, premier contact, c'est quelqu'un à côté de moi qui me dit: «Tu es hormonée depuis combien de temps ? ». Et je me dis, bon, d'accord! Et à côté de ça il y avait Maud et Tom qui en étaient à un stade au-dessus. Ш y avait réflexions sur les protocoles, sur les conditions de la prise en charge et du coup on est devenus vraiment des vrai.e.s

partenaires avec Tom notamment. On se partageait bien le boulot et on avait compris que la façon dont on nous traitait ce n'était juste pas acceptable quoi, et que nous tenir à coup de ALD [Affection Longue Durée, ndlr], voilà on vous fait une Affection Longue Durée: « regardez on est des gentils médecins, on s'occupe de vous, on va vous peaufiner un bon suivi pendant X temps, etc. ». On voyait bien que ça ne fonctionnait pas, parce qu'il y avait ce protocole. Il y avait, j'ai presque envie de dire la théorie, puis il y a la pratique. Et puis la pratique, c'est la vie de tous les jours avec la transphobie, les médecins qui ne veulent pas te soigner, etc... Enfin toutes ces stratégies qu'il fallait mettre en place de survie, en sachant qu'on était très peu. À tel point que les réunions le dimanche après-midi à l'ASB - il y avait une réunion mensuelle - c'était extraordinaire il y avait des gens qui traversaient toute la France pour venir à ces réunions-là et à l'époque le TGV, c'était bing bing hein, donc ça leur a

coûté super cher. Il y avait des gens qui économisaient tout le mois pour pouvoir venir juste un après-midi pour rencontrer d'autres personnes, tu vois, genre, d'autres personnes « comme moi ».

Et donc je ne sais pas comment l'expliquer, mais il y avait ce sentiment de cour des miracles, on retrouve d'autres « comme soi » et en même temps, il faut mettre en place des stratégies pour pouvoir lutter contre tout le reste et tout en expliquant à ce tout le reste, que bon faut peut-être arrêter de nous traiter comme ils le font quoi. Mais ce « tout le reste » nous pointe : « mais regardez ce que vous faites, c'est bizarre, holala, vous troublez la sexualité, vous troublez nos vies, vous troublez nos familles, vous troublez nos enfants, nos parents, enfin



Groupe Activiste Trans, Trans Day Of Remembrance, 20 novembre 2005, Paris

vous troublez tout le monde ». « Et vous nous faites quoi ? ». Et cette question elle n'était jamais posée : « Vous, qu'est-ce que vous nous faites subir à nous pour ce qu'on est ? ». Et je sentais bien que ce n'était pas possible de ne pas être activiste, ce n'était pas possible de ne pas être féministe, voilà, c'est tout ça.

Et à l'époque, il y avait une tension entre les gens qui disaient il faut se montrer acceptable à la société, il faut y aller doucement. Puis il y en avait d'autres un peu comme nous, genre on ne va pas demander des droits la bouche en cœur, heu, ça va aller un moment quoi, mais à un moment donné, il va falloir revendiquer, contester, etc. Et ce

qui est bien, c'est que ces pensées-là ont abouti au Groupe Activiste Trans, le GAT, qui là l'a appliqué d'une façon magistrale, comme nous on n'aurait pas su le faire, par exemple. Et on pense que c'était nécessaire qu'à un moment donné

les groupes trans arrivent aussi à ce type de mode d'actions. Je crois qu'on l'a imaginé, on l'a ressenti, on a bien su que c'est ça qu'il fallait faire, alors peut être qu'on n'a pas eu les moyens de le faire ou le savoir-faire.

Slogan du Groupe Activiste Trans (GAT), Existrans 2005

Trans! Nous sommes! Le fléau social!



Logo du Groupe Activiste Trans

Maud-Yeuse Thomas

Une des raisons pour laquelle on n'a pas su faire ce que le GAT a fait, c'est qu'on est des animaux extrêmement solitaires à la base en tant qu'individus. J'ai 26 ans quand j'arrive à Paris, en 1985, je commence une école de cinéma, je prends des cours à la Cinémathèque Française. L'année suivante, je prends des cours de théâtre, je fais des lumières pour une compagnie de théâtre, je fais tout un tas de boulots. Je vis avec trois francs six sous, je commence la peinture, je découvre les musées, des récitals de piano, je prends des cours d'orgue, je commence à prendre des cours de danse, etc. Mais je lâche tout au fur et à mesure. Je suis un animal extrêmement sauvage, j'ai des périodes où je ne parle



Maud-Yeuse Thomas, par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film L'ordre des mots, 2007

jamais, où je suis mutique. Je ne sais pas à ce moment-là que je suis trans et autiste. Je ne le sais absolument pas. Je ne sais pas pourquoi je fuis depuis la fin de mon enfance.

Je sais que je suis totalement anormale. Je n'ai jamais de copains, je n'ai jamais de copines. Je suis dans le noir permanent. Et il me faut plusieurs années pour trouver l'adresse du centre du Christ Libérateur du pasteur Doucé. Je vais à

quelques réunions. Quand le pasteur Doucé ouvre sa librairie, je fais une expo

de mes peintures dans la librairie. Quelque temps après, le pasteur Doucé disparaît. Il est assassiné. C'est la débandade, le CCL [Centre du Christ Libérateur] est fermé et remonté et ré-ouvert un an et demi/deux ans plus tard par le pasteur Caroline Blanco, et donc je réintègre le Centre du Christ Libérateur et je rencontre une jeune femme trans, Sandrine, et on monte un premier groupe. Premier groupe de parole, le pasteur Blanco monte une petite bibliothèque à laquelle on ajoute nos propres livres. On essaie de démarcher des gens dans divers lieux de prostitutions trans de Paris, etc... C'est un tout petit groupe, il n'y a que nous deux au départ. Et Tom Reucher et quelques personnes fondent l'ASB, j'intègre l'ASB tout en restant avec le pasteur Blanco.

Et c'est à ce moment-là que je me remets à parler, en militant. Alors que je n'aurais jamais dû devenir militante, jamais. Je vis dans un minuscule

appartement à Ménilmontant, je ne parle à personne, je ne vois personne. Je peins comme une folle, je vais courir la nuit comme une folle dans les rues de Paris, etc... Mais je sais rien de tout ça. Je ne sais pas pourquoi je suis cet animal qui fuit, qui est dans le etc... Donc toutes noir, démarches artistiques, c'est les prémices d'une démarche identitaire et sociale. Et ce n'est pas un hasard si en commençant à militer je me mets à parler.



Tom Reucher (à gauche) et Maud-Yeuse Thomas (à droite), par Cynthia Arra & Mélissa Arra, pour le film *L'ordre des* mots, 2007

Tom Reucher me demande d'être la secrétaire de l'ASB et je suis tellement brutale avec moi-même et avec les autres que je tape du poing sur la table de la même façon que je me cognais. C'était du même ordre et c'est au fond la militance qui fait que je me socialise pour la première fois de ma vie. Et je rencontre Karine, je rencontre Tom, je rencontre Armand Hotimsky quand il fonde le CARITIG [Centre d'Aide, de Recherche et d'Information sur la Transsexualité et l'Identité de Genre]. On va voir d'autres gens, notamment ceux

du PASTT [Prévention Action Santé Travail pour les Transgenres, ndlr], pour essayer de construire une première convergence des luttes trans, tout de suite on intègre heu... Et à ce moment-là, à l'ASB, Karine a raison, c'était la cour des miracles, c'était la cour des monstres, c'était la cour de... il y avait tout un tas de gens qui avaient tous en commun d'être les parias de la société patriarcale cisgenre, racistes, etc. Puisqu'il y avait même des gens, mais je ne le sais pas à

moment-là, des gens neuro-atypiques dont une personne schizophrène, une personne autiste, etc... Sauf que je ne savais pas que je faisais partie du lot. Voilà.



Donc, j'arrête la peinture quand je commence la militance et surtout ma transition parce que

Logo du PASTT

tout ça, ça coûte beaucoup d'argent. Je commence un suivi avec un psychiatre-psychanalyste qui m'envoie chez Jacques Breton, le fameux Jacques Breton, le fameux neuropsychiatre qui fonde la première équipe hospitalière à l'hôpital Fernand Vidal, à Paris. Au bout de trois ans, il me dit : « Monsieur Thomas, vous êtes sûrement tout un tas de choses, mais vous n'êtes pas une femme - il a raison - vous n'êtes pas concerné, dehors ! ». Et j'ai fait partie des recalé.e.s. Alors, on est plein de gens qui sont des recalés, mais dont ces genslà ne savent rien. Les mots non-binaires, transgenres, tous ces mots-là n'existent pas. Évidemment, la militance dite neurodivergente, neuroatypique n'existe pas puisqu'elle sera fondée vingt ans plus tard en Australie. Et il me fout dehors. L'ASB a commencé à démarcher des chirurgiens à l'étranger. D'ailleurs, on part à deux voitures de Paris en Belgique, puis en Hollande. Puis il y en a d'autres qui vont en Allemagne et on va voir les chirurgiens et on les démarche. Voilà on est Français, on est hyper psychiatrisé.e.s, on ne veut pas des opés [opérations, nldr] en France, ce que disait Karine : « moi je veux un vagin, pas un trou ». Moi, je veux une bite et pas vos trucs, voilà. On sort du rayon de confort de ces médecins, de ces psys, de ces psychiatres et on comprend bien que tous ces gens-là, ils font beaucoup plus de la politique que de la médecine.

Slogans de « Zezetta Star », Universités d'Été Euroméditerranéennes des Homosexualités, 2005, Marseille

Un homme c'est comme ça, Une femme c'est comme ça Ta gueule, le psy, tu nous fatigues !

Maud-Yeuse Thomas

Et donc on s'autonomise, on va chercher nos médecins, on va chercher nos endocrinologues, on va chercher nos psys, on démarche le médecin familial, parce qu'il faut qu'on le forme. On ne va pas simplement le voir pour avoir un renouvellement des hormones, il faut qu'on le forme. En fait, on est la première génération qui forme tout le monde! Et on est aussi la première génération de personnes médiatrices que n'importe qui peut aller voir dans une intervention. Et ça attire tout un tas de gens, tout un tas de parias, tout un tas d'anormaux, tout un tas de monstres dirait [Paul B.] Preciado. Et du coup on devient la première génération de personnes médiatrices, qui vont permettre aux autres d'avoir des supports à leur identification, même d'identifications ultra minoritaires qui

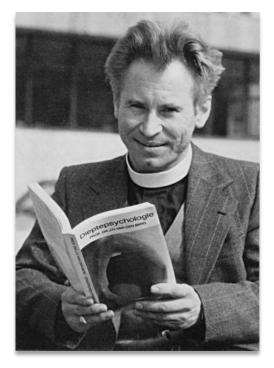
n'existent pas. Par exemple les premières personnes trans autistes, eh bien, elles arrivent à ce moment-là. Mais on n'a pas encore rapproché autisme et transidentité, schizophrénie et transidentité.

Avec le ZOO, on raccroche et on fait nœud politiquement, personnellement, sexuellement, affectivement, entre la transidentité et l'homosexualité. En France, avant, il n'y avait pas. Aussi, avec le fait qu'il y a des personnes qui ne sont ni hétéros, ni homos, mais qui sont bies, puis qui sont pans, puis qui sont asexuelles, etc. À ce moment-là, il y a deux personnes intersexes qui viennent nous voir, une personne intersexe assignée fille et mutilée, une personne assignée homme et mutilée, et qui se retrouvent à faire des parcours trans à l'âge adulte! Parce qu'ils



Flyer de présentation des séminaires du ZOO, 1997

ont été assignés dans la mauvaise catégorie et qu'ils se retrouvent dans notre cas. Donc, on comprend la question trans et la question intersexe, puis d'autres questions qui viennent se greffer comme ça par petits bouts, avec des personnes complètement isolées, complètement dans le noir, qui arrivent et qui disent : « bah moi, je suis un peu comme ça, mais aussi comme ça, puis comme ça ». Puis, petit à petit, une des raisons pour lesquelles on s'est lancé dans une analyse sociologique, puis anthropologique, c'est qu'on comprend qu'il y a des typologies hyper minoritaires, voire qui sont représentées que par une seule personne, mais qui ajoutent des pièces manquantes, des peuples manquants, disaient [Gilles] Deleuze et [Félix] Guattari. Eh bien ce sont ces greffes-là qui petit à petit vont constituer une espèce de front qu'on appelle aujourd'hui LGBTQI + + +.



Pasteur Joseph Doucé

C'est à ce moment-là, en France, à la fin des années 1980, mais par petits bouts, au centre du Christ Libérateur, il y a même des gens qu'on qualifie aujourd'hui de pédophiles et qui parlaient de leur appétit pour des petits garçons. Le pasteur Doucé ne les avaient absolument pas exclus. Il était fasciné par tous les parias du monde, de toutes les cultures. C'est en cela que c'était une Église œcuménique et pas une Église. Mais une philosophie œcuménique. Et c'est cette espèce de point de départ.

Mais à ce moment-là, tous les gens arrivaient un par un, alors un par un d'un parcours d'existence tellement solitaire qu'on n'arrivait

même pas à s'ancrer quelque part. D'où cette fuite, cette fuite généralisée. La plupart du temps, c'étaient des gens extrêmement dépressifs, solitaires, suicidaires, qui se martelaient la tête et petit à petit ce sentiment de noyade se défait pour être remplacé par un sentiment de fierté.

On va vous raconter une anecdote qui pour nous est extrêmement révélatrice. C'est que Tom Reucher nous demande toutes les deux d'aller représenter l'ASB pour notre première participation officielle à la Pride, à Paris. Donc on arrive, il y a une immense salle, c'est plein de monde, il y a un brouhaha incroyable, extraordinaire et il y a un tour de table. Mais avant le tour de table, ils sont en train de se disputer parce qu'en tête de cortège, il y a une voiture rouge décapotable avec le conducteur, mais surtout la personne qui est derrière c'est un travelo, un travesti, un homme gay mais travesti. À ce moment-là, bah c'est la politique de l'orientation sexuelle des gays et des lesbiennes. Et puis alors les questions de genre et d'expression de genre c'est nous qui les apportons. Ce n'est pas le même combat. Certes, on se rapproche parce que politiquement, on a le même ennemi principal, comme dit Christine Delphy, mais on arrive avec des terrains différents, des lieux différents, des modes de revendication différents. Nos identités ne sont pas les mêmes. Donc ils étaient en train de se disputer sur ce travelo qui dérange la belle image de l'homosexualité gna gna gna. Commence le tour de table, donc je prends la parole, je dis : « bah voilà,

Maud Karine gna gna gna, ASB gna gna gna, les transsexuel.les gna gna gna», puis je marque un temps d'arrêt, et je leur dis : « Dites là, votre histoire de travelo là, de mauvaise image, etc. On est bien à la Pride là ? ». « Ah oui, oui, oui ». « Mais votre histoire de travelo là, vous avez du mal avec votre histoire de travelo, avec votre langage policé. Comment allezfaire les VOUS avec transsexuel.le.s?».



Paul B. Preciado par Juan García, 2018

Bing! Je repose le micro, ça fait un gros bing dans le Centre et j'avais parfois des interventions où je martelais leur lâcheté, leur impuissance, leur limite. J'étais sans limites et j'étais extrêmement brutale. Ou alors j'étais totalement silencieuse, totalement mutique, mais on avait trouvé ça extrêmement révélateur. Et à cause de ça on nous faisait occuper une position d'avant-garde

des identités de genre. Alors à ce moment-là, il y a trente ans, quand on parlait des identités de genre, bah toute la tablée, toutes les tablées se retournaient vers nous, les trans. Il y a dix ou quinze ans, quand on parlait d'identité de genre, tout le monde comprenait, surtout après le ZOO, avec la multitude queer dont parlait [Sam] Bourcier, [Paul B.] Preciado, [Marco] Dell' Omodarme, etc. Tout le monde comprenait que tout le monde avait une identité de genre, plus une orientation sexuelle et une orientation et une attirance affective. Il y a moins de dix ans, dans nos interventions, de nouveau, tout le monde pensait trans en entendant identité de genre, et surtout des femmes trans et/ou des hommes trans et nul.le autre.



Affiche du film L'ordre des mots, Cynthia Arra & Melissa Arra

Alors, quand moi, je découvre que je suis autiste en plus d'être trans, je me décris comme étant intergenre dans «L'ordre des mots» [film documentaire de Cynthia Arra et Melissa Arra, 2007]. Depuis j'ai rebricolé un mot ou plutôt j'ai récupéré un mot, je crois que c'est les... je sais plus si ce sont les Américains et les Australiens qui ont inventé le mot autigenre ΟU neurogenre. Je me définis désormais comme ça parce que c'est mon autisme qui définit mon expressivité de genre. C'est-à-dire la plupart du temps, je suis un agenre, animal, lynx, peintre, paysanne, et pour moi le masculin et le féminin, c'est juste des pôles, c'est des places, c'est des rôles, c'est des artefacts, mais ça n'existe que parce que c'est performatif dans le temps, que c'est répété ad nauseam. Mais

moi, je ne suis rien de tout ça, rien. C'est tout ça qui fait de moi une paria, mais c'est intéressant. Autant les identités cisgenres se définissent par cette fixité bipolaire et oppositionnelle, autant ce qui me définit et nous définit, c'est,

j'avais inventé un mot pour désigner ça, c'est voyagenre. C'est découvrir son genre en voyageant. Et en voyageant dans sa tête, en voyageant dans l'art, en voyageant en pratiquant la sociologie ou l'anthropologie, en relationnant avec les autres, etc.

Karine

Il y a quelque chose que tu dis et qui me fait réfléchir, c'est qu'en fait il y avait déjà tous les publics dans cette cour des miracles dont je parlais tout à l'heure, en fait, il y a tous les gens qu'on voit aujourd'hui actuellement. C'est juste qu'il n'y avait pas les mots, qu'il n'y avait pas les définitions. Mais les gens ils étaient déjà là. Et du coup, a posteriori, on s'est éloignée de l'associatif trans tel qu'il existait car nous, on pensait qu'il fallait plus

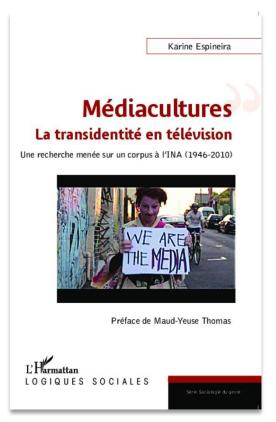


Karine Espineira

d'ouverture. Je dirais même chez les trans, moi, l'homophobie, le racisme, ce n'est pas mon truc. Mais il y en avait aussi chez nous faut bien le dire, et que ça c'est un peu embêtant. On ne peut pas se plaindre, dire : « la société elle me fait ça » et puis moi en même temps, ce n'est pas très grave si je dis que je ne veux pas fréquenter les pédés, les gouines ou des étrangers, je trouvais ça un peu gênant. Il fallait qu'on produise des savoirs et il fallait aussi qu'on les diffuse, mais pas seulement de la pédagogie. Parce qu'après ça, c'est un truc que j'ai entendu, on l'entend encore aujourd'hui : « il faut éduquer les non-trans ». Et moi je pensais qu'il fallait déjà former nos allié.e.s, mais aussi du coup nousmêmes, nous définir et comment on voulait se placer politiquement, où est ce qu'on est dans le schéma discriminations, où est ce qu'on est ? Et puis du coup au fur et à mesure qu'on identifiait les publics, qu'on identifiait les problématiques, comment est-ce qu'on pense des outils, comment est qu'on pense les mots, comment est-ce qu'on pense les choses ? Au départ, quand on rejette la nosographie médicale [description et classique méthodique des maladies, ndlr] on ne la rejette pas parce qu'on est engagé.e dans un mouvement pro-dépathologisation, il est pas encore là. Il n'est pas encore né, ce mouvement-là. Mais malgré tout, on commence déjà à rejeter cette terminologie-là parce que ce sont d'autres qui nous nomment et en nous renvoyant toujours à quelque chose qui, socialement, devient de plus en plus dur à porter. Et avec tout un imaginaire qui était très restrictif, très limitatif, qui est beaucoup plus compliqué que ça. On ne pouvait pas définir par ce passage point A point B. Alors, après que des gens veuillent se définir dans ce parcours-là, moi, ça ne me pose aucun problème.

Après, techniquement, c'est ça. Tu vois pour incarner le truc, moi, j'ai un parcours qu'on appelait à l'époque « le parcours transsexuel type » tu vois ?

Voilà j'ai commencé un machin, commencé un psychiatre au bout de trois mois, je me suis barrée, j'ai fait mes petites endocrinologue, opération, changement d'état civil. Techniquement, j'ai fait le parcours transsexuel type, voilà. Et politiquement, pas du tout. Pas du tout. Mon parcours il est autre. Et c'est toutes ces expériences de vie-là qui n'apparaissaient derrière pas la terminologie, qui n'apparaissaient pas non plus dans les médias, qui n'apparaissaient pas non plus dans le discours des médecins. Parce que tout ça, c'était oblitéré. C'était : « nous, on soigne des gens, on a des protocoles, nous on est des avocats, des juges, des bidules, machins, on s'occupe de l'état civil mais sous certaines conditions ». Voilà, le truc, c'est que tout le monde finalement parlait, sauf nous.

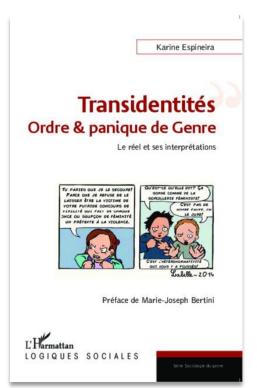


Karine Espineira, Médiacultures. La transidentité en télévision, L'Harmattan, 2015

Et du coup, nos voix, nos interpellations, elles étaient inaudibles. Et donc, c'est comment est-ce qu'on se fait entendre ? Mais pour se faire entendre, il faut déjà arriver nous-mêmes à se parler et nous-mêmes à nous définir, à nous

nommer. Et la création des mots, elle tient beaucoup à ça. Alors il y a des mots qui ont été adoptés, par exemple moi à l'époque où j'arrive sur le marché associatif, le marché des conflits, comme j'aime bien dire, moi j'arrive comme tout le monde et je me dis voilà je suis une transsexuelle quoi. Moi, j'ai que ça à disposition, j'ai transsexuel ou travesti. Bah socialement transsexuelle pour l'instant, ça passe mieux. J'adopte celui-là.

Puis ensuite, une fois qu'on a pu se défaire et qu'on a eu d'autres mots comme transgenre, transidentité, je prends! Quand je suis tombée sur transidentité, moi je l'ai vraiment popularisé dans le sens où j'ai même donné ce titre là à mon premier bouquin, alors que le service commercial de la maison d'édition n'en voulait pas. Il voulait transsexualité! Mais parce qu'il me disait que



Karine Espineira, Transidentités. Ordre & panique de Genre, L'Harmattan, 2015

transidentité, personne ne sait ce que c'est. Et à l'époque où moi j'amène transidentité, comme je l'ai dit tout à l'heure, je n'arrive pas avec une sorte de politique de l'identitaire. Rien du tout. Pour moi, c'était un mot. Et ce mot, c'était notre création. C'était enfin un mot que nous on avait créé. Et pour moi, c'était ça le truc hein, ce n'est pas j'arrive avec une charge identitaire et tout le bidule, non rien du tout. C'était un mot qu'on avait enfin nous créé et qu'on pouvait valoriser et le substituer à mot-là, aujourd'hui, l'autre. **Après** се transidentité il est discuté, mais ça fait partie de cette histoire des dominations. Aujourd'hui transitude est beaucoup plus valorisé et j'aime bien aussi ce terme de transitude. Moi, quand je parle de transidentité, je parle aussi du fait trans, je parle de l'expérience de vie. Si le mot est plus adéquat pas de problème quoi voilà.

Donc, au fur et à mesure que les mots arrivent et s'imposent, ça raconte aussi l'histoire finalement de nos mouvements, de nos groupes, de nos cultures, parce qu'à un moment donné, les mots ils apparaissent, on les rejette ou on se les

approprie. Plus tard, ceux qu'on s'est appropriés, on va les rejeter. Mais parce que le temps il a changé, nos esprits ont changé, la société elle aussi du coup a changé et qu'on va pouvoir avancer avec cette affaire-là.

Donc, c'est pour ça que moi, tous les usages terminologiques ne me posent pas de problème en soi. Par contre, qu'un journaliste vienne me coller du transsexuel dans un titre, vraiment non ça, ça ne le fait pas quoi. Là je vais pousser une bonne gueulante. Mais le fond de cette affaire, c'est qu'il a fallu tout le temps improviser avec trois bouts de ficelle, comment est-ce qu'on allait faire tout ça ? En fait, c'est comme si tu pars, tu pars en mer, tu connais le cap, tu sais que là-bas, c'est le nouveau monde ou peu importe, et tu pars, mais du coup, tu construis ton compas en cours de route, t'es déjà en plein milieu du machin. Les côtes, elles commencent à s'éloigner, t'es en train d'apprendre l'astronomie parce que du coup, t'as pas appris ça avant de partir, tu es obligé.e d'improviser, et le truc c'est qu'il faut rester en vie. Il faut arriver dans le nouveau monde en vie parce que tu fais tout ça pour vivre quoi. Et ce dont t'as envie, ce n'est pas seulement toi de vivre, c'est que tu trouves intolérable qu'on empêche aussi tes copains et copines, tes camarades, même les gens que tu ne connais pas, de vivre. Et voilà, et c'est ça. Et je suis un peu comme Maud. Je ne suis pas une militante pure... C'est que je me définirais plus comme quelqu'un

qui a envie de lutter contre l'inacceptable. Voilà Il y a des choses dans la vie que je trouve inacceptable et je ne peux pas me taire. Ce n'est pas possible.

Bon, pour en revenir un petit peu à mes origines, quand j'arrive en France en 1974, après le coup d'État du général Pinochet, j'ai à peu près 7 ans. J'ai quelques images assez tragiques de ce coup d'État. Ça me vaut d'ailleurs d'être suivie par une sorte de psychologue scolaire. J'ai eu ce suivi pendant je ne sais pas combien d'années, elle vient me chercher en plein milieu de la classe, elle m'amène dans son local, elle me fait faire des



Destruction de la littérature de gauche par les soldats de l'armée chilienne, 1973

dessins, elle me demande comment ça se passe avec mes parents et tout le tralala, mais en plus c'était hyper stigmatisant. Donc j'ai baigné dans cette cité où il y avait différentes couches d'immigration. Alors moi quand je suis arrivée il y avait des Espagnols, des Italiens, des Algériens, des Marocains, ensuite à la fin, il y a eu des Vietnamiens. Et quand je disais ma culture populaire, voilà ma culture elle vient de là. Et très rapidement, j'ai bien vu que moi, au fur et à mesure que je ressemble à une Européenne avec ce privilège de la peau blanche, etc., j'ai vu que le fait de parler français sans accent, tout ça c'était des privilèges. Ça me protégeait en fait scolairement par rapport aux copains et copines qui avaient des accents. Par exemple, je voyais très bien que le regard n'était pas le même quand on contrôlait nos papiers. Déjà, en général, les mecs ils tiquaient, les flics ils tiquaient quand ils voyaient HLM Les Serrets là comme ça, c'est parce qu'on appelait ça «Le petit Chicago». Donc évidemment, ils tiquaient, mais malgré tout, voilà quoi j'étais bien Européenne, donc ça passait. Mais par contre, pour les autres c'était moins drôle.



Karine Espineira

Mais ça, déjà, ça fait réfléchir, pourquoi estce qu'on me traite mieux, et eux on les traite plus mal. Ou pourquoi est-ce que moi, on va mal me traiter parce que je viens de cette cité ou que je viens du milieu ouvrier par rapport ensuite, quand je me suis retrouvée au lycée un peu avec l'élite, l'intelligentsia de la ville, tu vois, où les gens ils bossaient au centre nucléaire d'à côté, de Cadarache pour ne pas le nommer. Tu vois et d'un seul coup tu sens que c'est le critère de la classe. Avant au collège c'est le critère de la race pour le dire comme ça, et ensuite au lycée c'était le critère de la classe qui joue. Et tout ça, ça éveille quoi, tu te poses plein de questions et tu dis mais

ce monde décidément, il fait le plein de plein de choses et donc il est à la fois hyper intéressant et en même temps il est fait de luttes, sans arrêt, en fait, tu passes son temps à lutter. Moi, par exemple, j'ai vu comment mon père a évolué. Pour moi, mon père, c'est un héros quoi voilà, le mec de gauche dans un régime dictatorial. Comme ma mère était française, on a pu sortir, elle a été rapatriée, elle a pu nous amener ma sœur et moi. Mon père lui, il est resté coincé sur place. Et donc il a fallu que des associations interviennent pour qu'on puisse en fait le faire sortir et le faire échapper. Et pour moi donc ce type est un héros. Et donc, par rapport à tout ce que je viens de dire précédemment, mon père, il a vécu le racisme parce qu'il était extrêmement racisé, donc il a vécu le racisme de plein fouet. Et puis ensuite, dans le milieu ouvrier, il a mal vécu le fait de tomber un peu socialement. Et puis enfin il y a eu tout un tas de trucs qui ont fait que sa vie n'a pas été drôle. Et puis, il est devenu con. C'est même devenu un sacré connard parce que mon père à l'arrivée, c'est devenu quelqu'un d'homophobe, de transphobe. Lui-même il était raciste enfin ça me fait tout bizarre. Mais mon

père c'est devenu un gros sale con et je suis vraiment contente de ne plus voir ce type-là maintenant depuis plus de 25 ans je crois. Mais je ne peux pas m'empêcher de repenser à tous les mécanismes qui l'ont rendu comme ça. Et c'est ça qui est dégueulasse en fait, c'est tous les mécanismes qui l'ont rendu aussi con que ça et qui l'ont abîmé. Pour autant, je ne peux pas excuser les choses qu'il a pu dire, voilà, je trouve intolérable parce que finalement, tous ces discours-là, c'est tout ce contre quoi je lutte. Ça a beau être mon père, non quoi, je ne peux pas tolérer ça.



Karine Espineira

Et pour la militance, c'est exactement

la même chose. C'est-à-dire qu'est ce qui fait que... Qu'est-ce qu'on nous fait, tu vois, et comment on peut se construire avec tout ce qui se produit sur nous et surtout maintenant, une fois qu'on a identifié tout ça, c'est comment est-ce qu'on va essayer de le déconstruire ? Comment est-ce qu'on va essayer de faire

pour résister dans un premier temps ? C'est se préserver, c'est résister. Et ensuite, comment est-ce qu'on va porter les contre-discours, c'est-à-dire comment maintenant on va commencer à défaire ce qui est en face. Mais le premier truc, c'est comment est-ce que déjà on construit un barrage, et une fois qu'on a construit le barrage, comment est-ce qu'on fait pour aller de l'autre côté et essayer de changer les choses ?

Tom Reucher – Existrans 2005

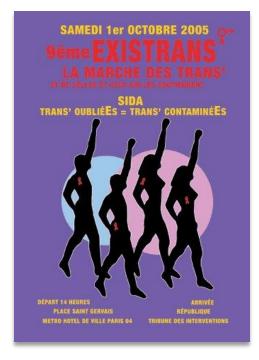
C'est la première fois ! Regarde le nombre de trans qu'il y a cette année, c'est la première fois que j'en vois autant !

Interviewer

Tu as l'air ému!

Tom Reucher

Je le suis parce que, la première, on était 30 ou 40, il y avait 60 personnes, et pendant tous les ans, il y a eu 30 ou 40 trans et puis là on en voit une centaine, peut-être plus oui mais...



Affiche Existrans 2005

Interviewer

Il y a des trans « historiques », entre guillemets.

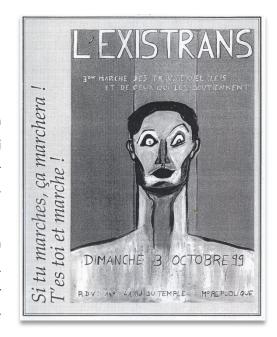
Tom Reucher

Il y en a ouais, ouais, ouais, j'ai vu, Bambi!

Karine Espineira

L'Existrans. Tom Reucher avait déjà depuis un moment cette idée du coup de gagner en autonomie et d'avoir notre propre marche. Cette Existrans, elle est née un petit peu d'une colère envers nos allié.e.s, quoi. Enfin c'est deux choses.

C'est à la fois un mouvement social, puisqu'en fait, on descend dans la rue, on revendique le fait qu'on existe. Et en plus de ça, non seulement on existe, mais on veut aussi des droits et on revendique ces droits-là. Et en même temps c'est un message qui est aussi envoyé bah à nos allié.e.s de l'époque. C'est dans le genre: « vous nous avez tellement invisibilisé.e.s, qu'on n'arrive même pas à exister avec nos allié.e.s naturel.le.s et qu'on est obligé.e de faire notre propre marche ». Ça c'est une chose. Alors le seul point, et j'insiste beaucoup pour quand même donner ce détail-là, c'est qu'au départ, je ne suis pas fan de l'Existrans. En fait, au départ, je suis



Affiche Existrans 1999

pour l'idée de l'Existrans, mais j'ai juste dit : « c'est peut-être un peu trop tôt, on n'a pas eu le temps de solidifier le truc et on va sortir à 20, alors que peut-être pour une première fois, faudrait peut-être y aller un peu plus fort et être plus... Voilà ».

Du coup, j'étais en désaccord avec Tom là-dessus. Malgré le désaccord, évidemment, j'ai suivi. Ce désaccord pour moi c'est ce que j'appelle une erreur militante. C'est une de mes erreurs militantes parce qu'en fait j'ai eu tort et je trouve ça aussi important de dire des fois dans la vie, notamment dans la militance, on se plante. Je pensais que c'était trop tôt. Si ça se trouve, c'était pile-poil. C'était le bon moment quoi. C'est juste moi qui voulais voir les choses un peu trop carrées. Et donc, j'avais quand même fait le communiqué de presse. Et c'est vous dire comment les médias étaient à l'époque. J'avais arrosé quasiment tous les médias parisiens, journaux, télés, tout le monde et à la conférence de presse, zéro quoi ! Ça veut dire que le fait que des trans descendent dans la rue pour revendiquer des droits, ça n'intéressait personne. Il n'y a pas une rédaction qui a envoyé quelqu'un, et ça en dit long ! Mais c'est dire que voilà donc en 1997, bah on n'existait pas. Et le fait même qu'on dise qu'on allait revendiquer des trucs, même chez les professionnel.le.s des médias, ça faisait bizarre : « quoi, les trans avec des droits ? Non, ils font des trajets, ils

font des opés mais ils ne peuvent pas revendiquer des droits ». À la limite on n'était pas des citoyens et des citoyennes. Et voilà, en tout cas pour cette Existrans, et toi je ne sais pas comment tu l'as vécue de ton côté, cette affaire.



Affiche Existrans 2003

Maud-Yeuse Thomas

C'est vrai que moi je n'étais pas favorable à ça. Ça intervenait trop tôt, mais également ça intervenait parce que c'était une histoire de contexte politique, et il fallait vraiment que non seulement on se distingue des LGB [Lesbiennes, Gay et Bisexuel.le.s, ndlr] qui manifestement ne nous comprenaient pas, mais qu'on devait s'autonomiser, se politiser, s'arracher du contexte psychiatrique. C'est les deux à la fois. Et aussi parce qu'on avait compris, alors qu'on n'avait pas tout ce glossaire, qu'il y avait toutes sortes de transitions, toutes sortes de trans. Il y avait déjà des personnes transgenres, il y avait déjà des personnes non-binaires, il y avait déjà des personnes

trans neuro-atypiques, etc. Sauf qu'on n'avait pas le glossaire, mais on avait le nez. Ce n'est pas pour rien qu'on se considérait comme à la fois la cour des miracles mais une cour des miracles qui a une porte ouverte sur les Champs-Élysées. On est pas à l'autre bout, sur une petite île, sur l'île de Sein, ou de Molène, ou de Ouessant, ou à l'autre bout de la planète complètement isolé.e.s ou dans un réduit ou une oubliette historique! Pour dire les choses, franchement, la porte de l'ASB, quand on l'ouvre, eh bien on débouche sur un des boulevards de la capitale. Quand on ouvre la porte du CGL on est bien à Paris! On n'est pas dans les oubliettes de l'histoire, on fait partie de l'histoire. Ce pourquoi on nous assigne à être aux oubliettes de l'histoire, c'est ce qui permet de légitimer la psychiatrisation, c'est-à-dire la pathologisation. Dès lors qu'on est autonome, qu'on pense par nous-mêmes, qu'on se renomme en fierté ou pas en

fierté, peu importe, et bien, on fait mouvement. C'est en ça que l'Existrans, c'est d'abord un mouvement social et c'est un mouvement citoyen!

Ce n'est pas une marche de transsexuel.le.s! C'est une démarche citoyenne! Donc, moi, je n'étais pas pour, parce qu'il nous fallait dé-focaliser au lieu de refocaliser. Sauf que, comme on ne vit pas dans une société mature, mais une société immature, inégalitaire, asymétrique, il faut commencer à la lettre A en espérant un jour arriver à la lettre Z. Sauf que 30 ans plus tard, l'Existrans est passée par un certain nombre de conflits, de crises: « quoi les non-binaires mais vous êtes pas assez trans, qu'est-ce que vous nous venez nous nous embêter?

Les vrai.e.s trans c'est nous! Il y a quand même la majorité des trans qui veulent être des vraies femmes et des vrais hommes ». Et pendant ce temps-là, tous les autres, ces tiers surnuméraires que sont les hommes, les transautistes. les schizophrènes, les agenres, les voyagenres, et bah toutes ces personnes-là, qu'est-ce qu'on fait pendant tout ce temps-là? C'est ce qui m'ennuie avec l'Existrans, mais petit à petit, l'Existrans est en train de gonfler au fur et à mesure avec des minorités de genre réclamant des expressivités différentes de ce que les glossaires psychiatriques ont écrit, et bien... Et c'est un mouvement citoyen, c'est un mouvement social.



Affiche Existrans 2006

Karine Espineira

Et l'ASB aussi. C'est quoi l'ASB ?

Maud-Yeuse Thomas

Alors l'ASB, l'Association du Syndrome de Benjamin, c'est le nom que Tom lui avait donné. Alors ce n'est pas du tout à cause du contexte médicaliste et psychiatrisant, c'était pour définir ce qu'était un syndrome et donc, c'est-à-dire

un objet, social, médical, théorique ou autre, attaché au nom de Harry Benjamin, premier et dernier élève de Magnus Hirschfeld et qui a fait carrière

aux États-Unis en fuyant le nazisme. Sauf qu'ensuite, Benjamin, il a tellement bien catégorisé les choses, il y a son fameux tableau en 6 : le transsexuel primaire, le transsexuel secondaire, les autres non catégorisables dont les agenres, les travestis, les... et puis ensuite, la catégorie des homosexuels invertis, les travestis fétichistes et enfin, la sixième catégorie, les gays et les lesbiennes. Il n'avait pas vu qu'il manquait une septième catégorie qui était les personnes hétérosexuelles. C'est étonnant, voilà.



Harry Benjamin

Slogans de « Zezetta Star », Universités d'Été Euroméditerranéennes des Homosexualités, 2005, Marseille

Contre la Lesbophobie, poussons un cri !
Haaaaaah!
Contre la Biphobie, poussons un cri !
Haaaaaaah!
Contre l'Homophobie, poussons un cri !
Haaaaaaah!

Outro

À suivre...

Une série en deux épisodes réalisée par Nathan Harran. Prise de son : Marin Lefèvre, Nathan Harran. Ce podcast est produit par le Collectif Archives LGBTQI. Le Feuilleton des Luttes est soutenu par la DILCRAH, Délégation interministérielle à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la haine anti-LGBT. © 2021